

mbattre sa re-
omination ro-

Église durant
s maximes de
mat autorisait.

Rome immo-
endue de son
Atre, plus que
insatiable des

in de tous les
ine le répète.
, mais extir-
elle accable
rins, ses pré-
ailles, ses in-
il n'est point
me, qui sem-
l'inquiétudes

tric, de cette
eu, s'en allait
rant par des
naux ? « Les
t-il, seraient
osophes, qui
avocats des
qu'augmen-
on exemple.
olies chargés
oiseaux, et il
une loi con-
illeurs acca-
que romaine
; il y établit
des oiseaux,
présages ; et
point à la dé-

ivinat., l. 2, in

cision de ces devins ¹. Rome, avec sa puissance, avec sa politique, avec ses lois, avec ses sages, était donc le propre empire de la superstition, était la citadelle où le prince de ce monde, le dieu de ce siècle, l'auteur de tout mal régnait en maître. Pour régénérer le genre humain, l'Église avait à vaincre tout cela.

Un siècle après Cicéron, les choses n'avaient pas changé. Trois écrivains philosophes florissaient alors : Pline l'ancien, Tacite, et Pline le jeune. On a du premier une Histoire naturelle qui est comme une encyclopédie de tout ce que l'on savait de son temps. On y lit ces paroles : « Chercher quels sont les traits et la forme de Dieu, est, à mon avis, une illusion de la faiblesse humaine. Dieu, quel qu'il soit, est tout sens, tout yeux, tout oreilles, tout âme, tout esprit ; tout en lui est Dieu tout entier. Croire une infinité de dieux, défier jusqu'aux vertus et aux vices de l'homme, ou, comme Démoërite, en admettre deux seulement, la Peine et la Récompense, c'est une erreur qui tient de la stupidité. Penser que les dieux sont unis par des mariages, sans que, depuis tant de siècles, ils se reproduisent jamais ; que les uns sont ridés et décrépits de toute éternité ; que d'autres sont jeunes ou enfants, noirs, ailés, boiteux, éclos d'un œuf ; qu'ils vivent et meurent alternativement pendant un jour : c'est une folie et un enfantillage. Mais le comble de l'impudence a été de supposer entre eux des adultères, des querelles, des haines, et d'imaginer des dieux même pour le larcin et pour le crime ². »

Voilà sans doute qui est bien. Mais Pline, peu d'accord avec lui-même, rétablit dans un endroit ce qu'il détruit dans un autre. Il pose en principe, au commencement de son Histoire, que l'univers est une divinité éternelle, immense, non engendrée et à jamais impérissable ; qu'il est tout entier en tout, qu'il renferme toutes choses en lui-même, qu'il est lui-même le tout ³. En un mot, il n'y reconnaît d'autre dieu que l'univers. Mais alors toutes les portions de l'univers seront divines ; on pourra, on devra les adorer toutes ; et voilà la justification de la plus monstrueuse idolâtrie.

Pline convient que tout le monde croyait à la Providence : lui la tourne en dérision, à cause qu'elle aurait trop à faire. Mais, si l'univers est dieu, et si un dieu est tout esprit, et si tout en lui est dieu tout entier, comment ne saurait-il pas ce qui se passe en lui-même, ou plutôt ce que lui-même fait ?

Pline reconnaît que les hommes croyaient à l'immortalité de l'âme, lui la traite de vaine imagination ; mais si l'univers est un dieu éter-

¹ Cic., *De leg.*, l. 2, n. 8 et 9. — ² Pline, *Nat. hist.*, l. 2, c. 7. — ³ *Ibid.*, l. 2, c. 1.